

Poor Things

Entre dominer

et être dominé.

Une femme libre est-elle une menace...
ou simplement un miroir brutal du désir masculin ?

Dans une société patriarcale jusqu'à l'os, il a toujours été perçu comme absurde qu'une femme puisse succomber au désir de la chair comme les hommes. Et encore moins qu'elle puisse jouir de son corps et de sa liberté comme eux. Cette idée s'est longtemps traduite par une culture de la pédophilie et du complexe de Pygmalion : l'homme façonne, contrôle, élève, modèle... et la femme obéit, subit, se plie.

Pour planter rapidement le décor, Poor Things de Yórgos Lánthimos raconte l'histoire de Bella Baxter, une jeune femme ramenée à la vie par le Dr Godwin Baxter alias Dr God. (On peut la considérer comme la fille illégitime de Mère Gothel et Frankenstein).

À son réveil, Bella possède les mêmes aptitudes qu'un nourrisson, mais dans un corps d'adulte. Très vite, elle se lance dans l'exploration du monde qui l'entoure, inconsciente, livrée à ses pulsions et face aux vices des hommes qu'elle croise. Son apprentissage du monde se fait essentiellement par ses orifices, au sens le plus cru du terme.

Pourtant, au-delà de cette naïveté première, Bella est immédiatement consciente de ses désirs et les fait primer sans gêne. Elle explore sa relation au monde et sa sexualité avec le même égoïsme qu'un homme, ce qui les rend perplexes. Elle apprécie la sexualité sans attache, ne supporte pas qu'on lui dise non et ne s'incombe pas d'une quelconque charge émotionnelle ne lui appartenant pas. Elle considère être pleinement libre de l'usage de son corps et des expériences qu'elle souhaite vivre au point de finir par se prostituer pour le fun.

Poor Things dépeint alors le patriarcat comme une expérience absurde, ridicule et pathétique dès lors qu'une femme refuse d'y jouer le rôle prévu. Les hommes tombent tous éperdument amoureux de Bella à en perdre la raison, pendant qu'elle les considère comme de simples expériences sociales. Ils ne sont pas réellement amoureux d'elle : ils sont fascinés par la vulnérabilité qu'ils croient percevoir en elle. Ils rêvent d'en faire une femme-enfant malléable, un projet, une toile blanche à modeler, un ENFANT à éduquer. Mais Bella n'est pas une poupée de chiffon : elle leur fait voir la vache enragée, sans même que ce soit intentionnel.





Blessé dans son orgueil, l'égo masculin ne s'avoue pas vaincu. Il transforme alors le désir de posséder Bella en un challenge : si elle échappe à la domination, la conquérir devient presque une mission héroïque.

Dans leur regard parvenir à dompter "le mal" (l'hystérie sexuelle) de Bella serait comme la sauvée.

Bien que ce soit noyés entre les innombrables scènes à caractère pornographique, le film aborde d'autres thématiques telles que : l'humanité, l'empathie, l'aliénation et l'égoïsme social.

Le propos central reste bel et bien féministe. Poor Things nous montre comment les hommes regardent les femmes... et comment ce regard se consume dès lors qu'elle leur échappe.

Pour conclure on peut dire que Bella Baxter est une anomalie dans l'univers patriarcal : une femme qui désire, qui choisit, qui jouit, qui refuse la culpabilité et l'obéissance. Une femme qui n'est ni malléable ni soumise, qui se sert des hommes comme ils se servent des femmes. Elle échange les rôles.

Ainsi, la question n'est pas tant "et si une femme vivait comme un homme ?", mais plutôt :

Qu'arrive-t-il au patriarcat quand une femme cesse de se laisser dompter ?

La réponse est violente, drôle, dérangeante, libératrice : le système panique, se ridiculise... et révèle que les dynamiques hommes femmes sont rarement qu'une question d'amour.

Bella ne défie pas seulement les hommes. Elle défie leur fantasme. Et dans ce combat, elle ne cherche même pas à gagner, elle vit.

Au grand désespoir de la société « la faiblesse de l'homme, c'est la femme ».

Non je rigole !

Ou pas...